David ZEMMOUR, Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception

Ilias Yocaris

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccs/623>
DOI : 10.4000/ccs.623
ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2008
Pagination : 157-164
ISBN : 9782354120351
ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Ilias Yocaris, « David ZEMMOUR, Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 21 septembre 2017, consulté le 25 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/623> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.623>

Ce document a été généré automatiquement le 25 avril 2022.

Cahiers Claude Simon

David ZEMMOUR, Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception

Ilias Yocaris

RÉFÉRENCE

David ZEMMOUR, *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Travaux de stylistique et de linguistique françaises : bibliothèque des styles », 2008, 377 pp.

- 1 Cet ouvrage tente d'apporter un éclairage grammatical et stylistique sur la complexité syntaxique des récits simoniens : il s'agit de montrer concrètement, exemples à l'appui, comment Simon remodèle les normes linguistiques héritées du roman « traditionnel » afin de mettre en place « une écriture fondée sur le primat absolu de la sensation » (p. 11). D. Zemmour entreprend ainsi de décrire une par une les particularités syntaxiques de l'idiolecte simonien, tout en les rattachant à un projet littéraire et esthétique précis : restituer le référent, non pas « comme il est » (Balzac 1977 : 385), mais comme il est perçu par l'homme en tant qu'observateur d'une nature dont il fait partie intégrante. Malgré certaines imperfections de détail, cette démonstration, qui s'apparente à une authentique gageure, constitue un pas en avant décisif dans le domaine des études simoniennes, et ce pour deux raisons : d'une part elle contribue à esquisser les contours théoriques d'une approche multidimensionnelle de l'œuvre de Claude Simon, axée sur une synergie très prometteuse entre la philosophie, l'herméneutique traditionnelle, la stylistique et les sciences du langage ; d'autre part elle permet de mieux cerner le concept d'« écriture phénoménologique » (cf. Piégay-Gros 1996 : 31, 72-73), en confirmant notamment qu'il existe des récits simoniens à dominante « phénoménologique » (*La Route des Flandres*, *La Bataille de Pharsale*) qui ne sont pas pour autant réductibles à la perspective unitaire d'un sujet narrant distinctement individué.

- 2 Zemmour rappelle pour commencer que Simon entend rompre avec la phrase traditionnelle parce que celle-ci n'est pas compatible avec une « écriture de la sensation fondée sur les principes d'absence d'organisation hiérarchique et de fragmentation » (p. 44). Qu'est-ce qui justifie cette volonté de rupture ? L'œuvre simonienne esquisse *de facto* un univers fictionnel où il n'y a plus aucun point de vue privilégié sur le monde, du fait que toute autorité, toute préséance politique, religieuse, esthétique, culturelle ou morale se trouvent désormais abolies. Or, il est clair qu'on ne saurait rendre compte de cet univers en utilisant une syntaxe réductible dans son intégralité aux schémas fonctionnels « arborescents » qui régissent la construction phrastique des récits « conventionnels ». En toute logique, Simon privilégiera donc des agencements scripturaux « acentrés », qui possèdent du reste des similitudes frappantes avec les dispositifs rhizomatiques décrits par G. Deleuze et F. Guattari dans *Mille Plateaux*. Pour analyser ces agencements, il faut recourir à un concept susceptible de se substituer à celui de « phrase » *tout en l'englobant* ; afin de rendre compte à la fois de la plasticité de la syntaxe simonienne et de son aspect protéiforme : en effet, dans ses romans, Simon n'évacue pas entièrement la phrase traditionnelle ; celle-ci est simplement utilisée en concurrence avec d'autres dispositifs scripturaux, qui obéissent à des règles elles-mêmes variables et se trouvent mutuellement intriqués. Le défi qu'a su relever Zemmour consistait donc avant tout à trouver « une unité syntaxique pertinente » (p. 62) qui serait en quelque sorte la composante de base des textes simoniens. Cet outil d'analyse, c'est la clause.
- 3 Qu'est-ce qu'une clause ? Le concept est emprunté aux travaux d'Alain Berrendonner, mais ses contours définitionnels sont remodelés par Zemmour en fonction des spécificités de l'écriture simonienne (cf. *infra*). La clause berrendonnérienne est une entité syntaxique à mi-chemin entre le syntagme et la phrase qui possède deux propriétés fondamentales : (a) elle associe un thème et un prédicat, et constitue donc à elle seule une unité de prédication autonome ; (b) elle constitue une « unité intégrative maximale de rection » (Berrendonner 2002 : 27), autrement dit un « îlot de dépendances grammaticales [...] où les éléments (morphèmes, syntagmes) sont reliés par des rapports de rection » (*ibid*). Peuvent être considérées comme des clauses non seulement les propositions non dépendantes, mais aussi des unités syntaxiques comme les éléments détachés dans une construction segmentée, les propositions subordonnées ou même les groupes prépositionnels. Or, ce fait revêt une importance décisive pour qui veut étudier la syntaxe simonienne : en effet, le choix stylistique de recourir à un enchaînement de clauses et non plus de phrases « [remet] en cause le principe de dépendance syntaxique au sujet de constituants considérés comme seconds » (p. 69). De la sorte, il devient possible de mettre en place un dispositif scriptural dé-hiérarchisé et acentré où aucune composante n'est privilégiée par rapport aux autres, où l'on met en somme « tout sur le même plan » (*L'Herbe*, p. 123). Les différentes clauses qui se succèdent au sein de ce dispositif peuvent être regroupées en « périodes », la période étant définie (p. 70) comme une suite d'énonciations caractérisées par des démarcations prosodiques spécifiques et dont chacune opère une modification de la mémoire discursive.
- 4 Fort de ces considérations, Zemmour entreprend donc, dans la première partie de son ouvrage, la segmentation des textes simoniens en clauses et en périodes. Partant d'un corpus de quatre romans (*La Route des Flandres*, *Fa Bataille de Pharsale*, *Triptyque* et *Les Géorgiques*), il s'attache à montrer qu'une telle segmentation permet de mieux

appréhender les procédés stylistiques liés à l'émergence d'une écriture « fondée sur le sensible au sens large, incluant des activités sensorielles, psychiques, voire émotives » (p. 104). Le recours systématique à la clause témoigne en effet du « besoin d'un retour à une syntaxe exempte de hiérarchisation logique, [...] chargée d'exprimer la sensation brute, avant les processus mentaux d'identification ou de reconnaissance qu'elle implique » (p. 88). Pour mieux cerner les contours de cette syntaxe, Zemmour commence par étudier (pp. 111-140) les relations que la clause entretient avec la proposition, la coordination, la subordination, les syntagmes prépositionnels constants et les constructions détachées. Cette étude lui permet d'affiner la réflexion de Berrendonner en montrant qu'une unité discursive donnée peut *in fine* être identifiée comme une clause en fonction de trois critères définitionnels : (a) la présence d'une relation prédicative ; (b) la possibilité d'effacer le thème susceptible de servir de support au prédicat ainsi mis en relief ; (c) la libre association avec d'autres unités discursives et l'absence de toute contrainte d'ordre positionnel.

- 5 On voit ainsi apparaître un ordre syntaxique nouveau, qui vient supplanter les modèles de construction phrastique « arborescents » privilégiés dans les récits « classiques ». En effet, le texte simonien n'est pas constitué d'unités syntaxiques « claires et distinctes », strictement hiérarchisées, articulées chacune autour d'un élément central fixe et immuable (le pivot verbal), mais d'« entités floues », autonomes, potentiellement dépourvues de centre, qui entrent mutuellement en résonance au sein d'un système organisationnel dont les contours ne cessent de se modifier : l'extrême complexité de la syntaxe simonienne découle en grande partie du fait que chaque nouveau constituant peut interagir « à distance » avec les composantes du dispositif dont il fait partie intégrante, entraînant ainsi une reconfiguration *a posteriori* de ce dispositif dans sa totalité. Il émerge dès lors un ensemble d'« objets » verbaux intrinsèquement indéterminés, dans la mesure où il est impossible de leur assigner certaines propriétés de manière définitive et univoque : ainsi par exemple Simon recourt systématiquement à une série de procédés scripturaux qui brouillent les frontières entre deux ou plusieurs clauses et/ou périodes, empêchant (provisoirement ou définitivement) le lecteur de comprendre s'il a affaire à une ou plusieurs entités syntaxiques ! La mise en œuvre de ces procédés entre bien entendu en résonance avec le contenu thématique des récits simoniens, compte tenu du fait que des romans comme *L'Herbe* ou *La Route des Flandres* actualisent de toutes les manières possibles et imaginables au niveau isotopique la molécule sémique (oscillation entre unité et pluralité).
- 6 Une fois mis au jour les principes fondamentaux qui gouvernent la syntaxe simonienne, Zemmour s'attache à montrer, dans la deuxième partie de son livre, en quoi ces principes sont la manifestation stylisée d'un projet littéraire visant à rendre compte non seulement de « la chose perçue » (p. 201), mais aussi de « la perception en tant que procès » (p. 167). Pour ce faire, il s'appuie sur les conclusions de la première partie : du fait qu'elle permet de restituer le surgissement dans la conscience d'une représentation et/ou d'une sensation à l'état brut, la clause apparaît en définitive comme « une unité syntaxique d'essence phénoménale coïncidant avec une unité sensorielle, mémorielle ou encore fantasmatique » (p. 165). Ainsi par exemple le premier mot de *La Bataille de Pharsale*, « Jaune », constitue à lui seul une clause qui consiste en un prédicat dépourvu de thème ; de la sorte, la structure syntaxique du texte simonien mime l'activité de la conscience d'un énonciateur fictif qui aurait perçu un « objet » (en l'occurrence, la lumière du soleil) avant même de le reconnaître. La période, quant à elle, peut être considérée comme une juxtaposition de clauses qui correspondent toutes à

l'appréhension unitaire d'un phénomène ou d'une série de phénomènes (pp. 154-155). Enfin, la plasticité des agencements clausaux et/ou périodiques, qui sont caractérisés par une « primauté de l'interaction et de l'interdépendance sur le cloisonnement » (p. 83), mime avantageusement la plasticité neuronale du cerveau humain : suivant en cela les analyses de Christine Genin (1997 : 174-186), Zemmour montre (pp. 253-259) que les interconnexions syntaxiques qui se développent entre les différentes composantes des textes simoniens constituent en quelque sorte l'équivalent diagrammatique des interconnexions neuronales qui conditionnent l'émergence d'un souvenir donné, de telle ou telle association d'idées etc.

- 7 L'impact herméneutique de ces considérations est loin d'être négligeable, puisqu'elles permettent de mener une réflexion approfondie sur la dimension « phénoménologique » des quatre romans analysés *in extenso* par Zemmour. L'étude grammaticale des récits simoniens montre que ces derniers témoignent du « rejet d'une conception anthropocentrique de la perception » (p. 174), au profit d'une « conception bilatérale qui place sur le même plan le sujet percevant et la chose perçue » (*ibid.*). Cette constatation, corroborée du reste par certaines déclarations de Simon lui-même jusque-là passées inaperçues (cf. notamment Simon 1977 : 32), remet clairement en question un des schémas interprétatifs les plus couramment utilisés ces dernières années par la critique simonienne, à savoir le postulat de « [l']unité du point de vue » (Viart 1997 : 85). Les tenants de ce postulat soutiennent *grosso modo* que les romans simoniens à dominante phénoménologique peuvent être subordonnés, selon des modalités qui font débat, à la perspective unitaire d'un sujet narrateur dont on transcrirait le « flux de conscience » à la manière de Joyce dans le monologue de Molly Bloom. Or, une telle analyse semble démentie par les faits (cf. également Alexandre 1997 : 96-97) dès que l'on se penche d'un peu plus près sur les structures énonciatives et syntaxiques de romans comme *La Route des Flandres* ou *La Bataille de Pharsale* : comme le montre Zemmour, ces romans ne peuvent faire l'objet d'une lecture strictement subjectiviste et « anthropocentriste » parce qu'ils sont irrémédiablement éclatés sur le plan narratif, « sans qu'il soit possible ni souhaitable d'y retrouver un facteur organisateur [*en l'occurrence, un moi narrateur, I. Y.*] autre que cet éclatement » (p. 77). Les critiques qui ne partagent pas ce point de vue risquent de se heurter plus précisément à trois difficultés majeures. Tout d'abord, du fait de l'instabilité énonciative des textes considérés, il devient impossible de localiser un foyer perceptionnel stable et unitaire (par exemple, Georges dans *La Route des Flandres* ou l'amant trompé dans *La Bataille de Pharsale*) susceptible de filtrer en quelque sorte le « réel » fictionnel dans sa totalité : en effet, pour ne citer qu'un exemple, le principe de la « libre association » évoqué *supra* permet à Simon d'imbriquer entre elles des clauses et/ou des périodes assumées par des énonciateurs différents, créant ainsi des ruptures de perspective proprement cubistes qui reposent sur « une logique de juxtaposition d'actes énonciatifs [distincts] plutôt qu'une hiérarchisation en fonction de critères logiques et spatio-temporels » (p. 338). Ensuite, les modalités du « filtrage » elles-mêmes varient en permanence, puisque le positionnement du « sujet percevant » (quand il y en a un, cf. *infra*) par rapport au « réel » fictionnel ne cesse de se modifier : du fait des discontinuités et des ambiguïtés qui caractérisent la syntaxe (inter)clausale, la perception de tel ou tel « objet » peut être présentée (simultanément ou successivement) « comme effective, possible ou potentielle » (p. 168) sans que l'on puisse forcément trancher, les limites entre le « subjectif » et l'« objectif » (entre perception au sens strict, souvenir et imagination) se trouvant par moments estompées. Enfin, la mise en place d'une « écriture

phénoménologique » n'est pas forcément liée (comme c'est le cas chez Proust par exemple) à l'activité mémorielle d'un *moi* fortement individué, puisque, dans les récits simoniens, la perception est assurée dans certains cas par une instance plus ou moins « dépersonnalisé[e] » (p. 196), une sorte d'observateur « anonyme » (p. 151) qui « tend à se fondre dans le monde sensible pour n'exister qu'en tant qu'être percevant » (p. 181). Bien entendu, la présence-absence de cet observateur permet à Simon de rompre - dans une certaine mesure - avec le dualisme cartésien sujet/objet en « [faisant] abstraction de la part subjective de la perception » (p. 197) : 51 % des constructions du type [pouvoir + verbe de perception] dans les romans examinés par Zemmour sont introduites par un « on » occupant la fonction sujet, et non plus par un « je »...

- 8 Mais l'apport principal du livre réside dans le fait qu'il permet de penser la dimension « pansémiotique » de l'écriture simonienne. Celle-ci est en effet le fruit d'un long et patient travail d'« harmonisation » stylistique : il s'agit en somme de créer des effets de « convergence sémiotique » entre le contenu thématique de tel ou tel roman et sa texture énonciative, syntaxique, narrative et figurale, afin que le texte fasse sens à tous les niveaux de sa construction en restituant de plusieurs manières différentes en même temps la complexité et l'incertitude inhérentes aux processus perceptionnels, ainsi qu'aux interactions qui se développent entre eux. Les transgressions structurales patiemment recensées par Zemmour exemplifient ainsi une série de prédicats (« incertitude », « instabilité », « anamorphose », « aspect labyrinthique », « éclatement », « interconnexion », « ramification », « hybridation », « décentrement » etc.) qui redoublent, tout en l'enrichissant, le contenu dénotatif des romans de son corpus (les références à l'activité d'une « conscience percevante » sur le plan thématique) ; or, la mise en relief de ces prédicats permet au lecteur de reproduire lui-même trait pour trait, de *vivre* en son for intérieur, le travail de « réduction phénoménologique » décrit par Claude Simon. Bien entendu, les subtilités d'une telle démarche scripturale, à la fois intersémiotique et participative, risquent fort d'échapper aux critiques qui refusent par principe d'adopter un angle d'approche résolument interdisciplinaire en se dotant de concepts méthodologiques et d'outils techniques d'analyse appropriés...
- 9 *Une syntaxe du sensible* constitue donc à n'en point douter un ouvrage qui renouvelle en profondeur notre manière d'aborder l'œuvre de Claude Simon. Certes, la démonstration proposée par Zemmour comporte également quelques points faibles. On relèvera tout d'abord le déséquilibre flagrant entre les considérations d'ordre linguistique et stylistique et les développements proprement philosophiques axés sur la phénoménologie de la perception, qui sont réduits à la portion congrue : on chercherait ainsi en vain une référence au concept husserlien de « réduction éidétique », alors que les travaux de Merleau-Ponty (y compris les notes qu'il a consacrées à l'œuvre simonienne) semblent insuffisamment exploités. On regrettera également le parti pris qui consiste à étudier les procédés liés à la « construction textuelle du point de vue » sous un angle plus syntaxique qu'énonciatif, sans se référer par exemple aux travaux d'Alain Rabatel qui eussent sûrement permis d'éclairer sous un autre jour la segmentation du texte simonien en clauses et en périodes. On contestera enfin la lecture phénoménologique de *Triptyque* : à notre sens, ce roman, du fait qu'il est justement « irréductible à tout schéma réaliste » (Simon 1975 : 424) gagnerait à être décrit (y compris d'un point de vue strictement syntaxique, cf. Yocaris 2006) comme un « monde possible » intrinsèquement contradictoire, et non point comme la représentation d'une « géométrie » de « notre perception du monde » (p. 329) ! Malgré

ces réserves, l'essentiel paraît acquis : de toute évidence, le livre de Zemmour est appelé à devenir un ouvrage de référence, prémisses d'un changement de paradigme dans le domaine des études simoniennes.

BIBLIOGRAPHIE

Didier Alexandre (1997) : *Le Magma et l'horizon. Essai sur La Route des Flandres de Claude Simon*, Paris, Klincksieck.

Honoré de Balzac (1977) : *La Comédie humaine*, tome V, *Scènes de la vie de province. Scènes de la vie parisienne*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Alain Berrendonner (2002) : « Les deux syntaxes », *Verbum*, XXIV, 1-2, pp. 23-36.

Christine Genin (1997) : *L'Expérience du lecteur dans les romans de Claude Simon : lecture studieuse et lecture poignante*, Paris, Champion.

Nathalie Piégay-Gros (1996) : *Claude Simon. Les Géorgiques*, Paris, PUF.

Jean Ricardou éd. (1975) : *Claude Simon : Analyse, théorie*, Paris, UGÉ.

Claude Simon (1975) : « Claude Simon, à la question », in Ricardou éd. 1975 : 403-431.

— (1977) : « Un homme traversé par le travail », entretien avec Alain Poirson et Jean-Paul Goux, in *La Nouvelle Critique*, 105, juillet 1977, pp. 32-44.

Dominique Viart (1997) : *Une Mémoire inquiète. La Route des Flandres de Claude Simon*, Paris, PUF.

Ilias Yocaris (2006) : « La discohérence dans *Triptyque* et *Leçon de choses* », in *Cohérence et discours*, Frédéric Calas dir., Paris, PUPS, pp. 399-408.